

Trente ans de développement du champ de l'analyse qualitative

Pierre Paillé, Ph. D.

Volume 38, numéro 1, printemps 2019

La recherche qualitative aujourd'hui. 30 ans de diffusion et de réflexion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1059645ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1059645ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ)

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paillé, P. (2019). Trente ans de développement du champ de l'analyse qualitative. *Recherches qualitatives*, 38(1), 13–31.
<https://doi.org/10.7202/1059645ar>

Résumé de l'article

Il y a trente ans, lors de la fondation de la revue *Recherches qualitatives*, alors appelée *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, le champ de l'analyse qualitative, bien que sur la voie d'une reconnaissance et d'une formalisation aux États-Unis, faisait l'objet de peu de publications en anglais et restait pratiquement invisible dans le monde francophone. Le présent article trace quelques grands moments et aspects de son développement au cours des trente dernières années à partir de propos ramassés sous forme d'entretien par/avec l'auteur.

Trente ans de développement du champ de l'analyse qualitative

Pierre Paillé, Ph. D.

Université de Sherbrooke, Québec, Canada

Résumé

Il y a trente ans, lors de la fondation de la revue *Recherches qualitatives*, alors appelée *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, le champ de l'analyse qualitative, bien que sur la voie d'une reconnaissance et d'une formalisation aux États-Unis, faisait l'objet de peu de publications en anglais et restait pratiquement invisible dans le monde francophone. Le présent article trace quelques grands moments et aspects de son développement au cours des trente dernières années à partir de propos ramassés sous forme d'entretien par/avec l'auteur.

Mots clés

DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE, ANALYSE QUALITATIVE, ÉVOLUTION HISTORIQUE

Introduction

Dans le cadre de ce numéro spécial de la revue *Recherches qualitatives*, j'ai voulu adopter une approche qui n'est pas trop classique en vue de produire le présent texte. Au cours des années, de nombreuses questions m'ont été posées relativement à l'analyse qualitative. J'ai donc décidé de reprendre plusieurs d'entre elles sous la forme d'un entretien. J'espère que cette approche permettra au lecteur d'explorer de manière dynamique les grandes questions relatives à l'analyse qualitative.

Comment en êtes-vous venu à vous intéresser de manière ciblée à l'analyse qualitative?

Il s'agit en fait d'un heureux hasard de circonstances. On m'a confié en 1989 la responsabilité de créer dans ma faculté un cours aux études supérieures entièrement consacré à l'analyse qualitative. J'ai depuis donné ce cours pratiquement chaque année. Pour moi, ce numéro de la revue *Recherches qualitatives* portant sur les années 1989-2019 est donc particulièrement significatif.

Vous dites que ce fut par hasard...

Rétrospectivement, je suis très heureux d'avoir pu œuvrer pour le développement de ce champ théorique et pratique, mais en effet je ne me destinais pas au départ à une

carrière sur cette question. Après une formation initiale passionnante en anthropologie, j'avais d'abord l'intention de poursuivre mes études au deuxième cycle, et j'avais même trouvé mon sujet de recherche en anthropologie du développement. Mais j'ai eu une opportunité de bifurquer en sciences de l'éducation avec à la clé un projet de recherche très intéressant sur l'éducation à la paix. Vous savez, au début des années 1980, la guerre froide entre l'Union soviétique et les États-Unis était vraiment intense. Il y avait beaucoup de fébrilité politique et de mobilisation citoyenne.

En 1982 a eu lieu à New York la plus grande manifestation de l'histoire des États-Unis avec près d'un million de manifestants contre le déploiement d'armes nucléaires. Vous y étiez?

Non, mais j'ai pu en mesurer toutes les retombées, car au même moment, j'ai appris à faire des enquêtes qualitatives et l'on m'a demandé d'en effectuer une sur l'ensemble du mouvement pour la paix au Québec. Je me suis alors beaucoup déplacé à travers le Québec, j'ai interviewé les principaux acteurs du mouvement, j'ai participé à bon nombre de réunions. Il y avait alors différents groupes sociaux avec des enjeux forts : mouvements étudiants, syndicats, église, intellectuels, politiciens.

Cela semble passionnant!

Oui, mais dans le cadre de mon enquête, je marchais constamment sur des œufs. J'avais, par exemple, écrit un texte pour la revue *Relation* (Paillé 1986), tenue par des jésuites, et les responsables avaient voulu que je change dans l'article le mot *espoir* pour *espérance*, ce qui heurtait mon anticléricalisme. Lors de cette enquête, j'ai même espionné les membres d'un groupe de pression, car on disait que ce groupe était prorusse et qu'il recevait ses subsides directement de Moscou (ce que tendait à confirmer le fait que le responsable du groupe possédait une voiture Lada!).

Cela évoque de vieux films d'espionnage...

On en était loin, heureusement. En fait, je raconte tout ça parce que ça illustre la conduite d'une recherche qualitative de terrain avec ses aléas, ses tensions, ses compromis, ses errements (en fin de compte je n'étais pas un bon espion). Quelques années plus tard, j'ai pu à nouveau goûter aux joies du terrain alors que je m'intéressais à l'intégration organisationnelle de jeunes décrocheurs dans de petites et moyennes usines du secteur manufacturier. J'ai pu mesurer la grande multiplicité des expériences vécues dans une situation donnée, car les directeurs d'usine, les responsables d'embauche, les chefs d'équipe et les travailleurs avaient des histoires très différentes à raconter à propos de ce qui se passait dans ces usines et dans leur propre expérience de celles-ci. Or, dans un esprit ethnographique, c'est pourtant la totalité de la situation dont il faut rendre compte.

Vous parlez d'*ethnographie*, puis auparavant, vous parliez d'*enquête*...

Oui, désolé. Le vocabulaire de la recherche en sciences sociales n'est pas complètement stabilisé. C'est particulièrement vrai dans le cas de l'analyse qualitative et j'y reviendrai, mais c'est largement encore le cas pour ce qui concerne la recherche qualitative. Par exemple, l'appellation *ethnographie* était auparavant réservée aux recherches de terrain prolongées auprès de populations traditionnelles non occidentales, mais avec la raréfaction de ce type de terrain, elle tend à devenir équivalente aux autres expressions *recherche de terrain*, *recherche qualitative*, *enquête qualitative*.

Et il faut aussi distinguer *enquête qualitative* et *analyse qualitative*...

Même si l'analyse émerge de l'enquête, il faut en effet distinguer ces deux termes, à moins de considérer que l'analyse n'est que le prolongement naturel et instantané des observations et des entretiens, ce qui, dans les faits, n'est pas le cas. Bref, l'enquête désigne l'ensemble des opérations menées sur un terrain de recherche pour produire les données pertinentes, après, bien sûr, que le projet ait été bien pensé à travers une problématisation de son objet et un examen d'écrits pertinents, alors que l'analyse concerne les opérations de construction du sens des données produites par l'entremise de divers procédés tant matériels que cognitifs.

À première vue, les opérations d'analyse semblent plus complexes que celles liées à l'enquête menée sur le terrain.

Historiquement, on pourrait dire en effet que les opérations d'analyse ont soit mystifié les chercheurs, soit les ont peu intéressés parce qu'elles n'apparaissaient pas faciles à décrire. Mais on peut aussi considérer qu'il s'agit de quelque chose d'assez simple à la base, même si des complications ne manquent jamais de se présenter. Pour illustrer ce qu'est l'analyse qualitative, j'utilise habituellement l'analogie suivante : imaginons un chercheur se retrouvant malencontreusement sur une île déserte avec une valise miraculeusement rescapée contenant ses notes de terrain et des résumés d'entretiens à la suite d'une enquête menée avant que l'avion dans lequel il prenait place ne s'abîme dans une mer du sud. Ce n'est pas très original comme analogie, Robert Zemeckis a déjà eu cette idée pour son film *Cast away (Seul au monde)*, mettant en vedette Tom Hanks dans le rôle principal. Mais dans mon histoire à moi, le naufragé est un brillant chercheur. Il a espoir d'être secouru, alors il se dit qu'en attendant, pourquoi ne pas procéder à l'analyse de ses données? Il souhaite à son retour avoir pu bien cerner ce que les gens qu'il a observés et interviewés ont expérimenté ou construit, individuellement ou collectivement, dans la situation qui était la leur. Alors il se replonge dans son enquête, il lit ses notes et ses résumés, il se remémore ses séjours sur le terrain ainsi que les ressentis, les intuitions et les interprétations d'alors. Il est arrivé à se fabriquer des crayons avec du charbon de bois, alors il annote, surligne, recopie, couche sur l'endos de ses feuilles des réflexions, des hypothèses, des explications,

voire des pans importants du rapport qu'il a hâte de relire à tête reposée dans son fauteuil.

C'est donc une forme d'analyse sans technologie?

En fait, c'est plus que cela – je pourrai revenir plus tard sur la question de la technologie. Ce que je cherche à dire, c'est que notre naufragé a tout ce qu'il faut pour faire son analyse. Il a son esprit, les traces que son enquête a produites, quelques crayons et du papier ainsi qu'une soif de comprendre ce qui se vit et se joue dans la situation. Il cherche le sens. Il se dit qu'à son retour, on aura la même curiosité par rapport à son expérience, on se demandera ce que c'est que de vivre naufragé. Et pour le savoir, il faudra l'écouter, lui, et voir quel sens cela peut avoir, comment on s'en sort, quels obstacles on rencontre.

Ce genre d'analyse existe probablement depuis la nuit des temps, non?

Oui et non. Oui, car c'est le propre de l'être humain que de vouloir replacer sa propre vie et celle des autres dans une perspective où l'histoire est mise en évidence, avec ses enjeux, ses blocages, ses contraintes, ses voies de passage. Non, car du moment où l'on veut rattacher ce type d'analyse à la sphère scientifique, c'est une autre histoire.

Ce n'est pas scientifique?

Là encore, il faut savoir ce que l'on entend par « scientifique ». Si l'on a en tête le contrôle très strict des expériences de laboratoire ou des grandes enquêtes statistiques, l'analyse qualitative semble une très mauvaise candidate. Mais si l'on se dit que ce que l'être humain ressent, expérimente et observe constitue une base solide pour édifier un savoir rigoureux, alors il n'y a pas de problème, on peut tout à fait dire que l'analyse qualitative est scientifique.

Et quelle est la situation qui prévaut?

Tout dépend de l'époque à laquelle on se situe. Et c'est d'ailleurs tout l'intérêt de ce numéro anniversaire de la revue que de permettre de prendre du recul et de voir l'évolution historique du rapport à l'analyse qualitative. Celle-ci n'a été que très progressivement admise dans le giron scientifique. Quand on regarde cela rétrospectivement, c'est fou à quel point l'impératif de la scientificité objectivante et de la quantification était puissant et envahissant à une certaine époque. On peut dire qu'à partir des années 1930, toutes les disciplines des sciences humaines et sociales ont progressivement souscrit à la philosophie positiviste selon laquelle leur caractère de science véritable devait passer par l'adoption des méthodes objectives caractérisant les sciences de la nature. En science politique, on essayait de créer des situations expérimentales avec groupe témoin, en sociologie à l'Université de Chicago, pourtant reconnue pour la méthode de l'étude de cas, la pression quantitativiste fut très importante, même l'anthropologie culturelle ne fut pas en mesure de résister à la tentation expérimentaliste. Je suis moi-même arrivé dans le monde de la recherche

dans cette ambiance générale qui fut pour moi oppressante. Pour devenir chercheur, il fallait devenir scientifique. Pour devenir scientifique, il fallait devenir objectif. Et pour devenir objectif, il fallait penser en termes expérimentaux et quantitatifs.

C'est en effet assez oppressant.

Je trouve que c'est important pour les lecteurs actuels de notre revue, trente ans après sa fondation, de ressentir ce que pouvait représenter cette culture scientifique, et ce, au milieu des années 1980 et non pas à un autre siècle lointain. Imaginez que vous arrivez, dans le cadre de vos premières recherches, avec un sujet qui vous passionne, disons le rapport au travail décomplexé de votre génération, mais qu'alors vous sentez rapidement que cette question n'est pas si simple que cela. Comment allez-vous mesurer ce rapport au travail? Comment allez-vous trouver un groupe de personnes qui ont ce rapport décomplexé (votre groupe expérimental) et un autre groupe qui ne l'a pas (votre groupe témoin), ce dernier devant être presque identique sur l'ensemble des variables à mesurer? Et d'ailleurs, comment allez-vous mesurer ces variables, et avec quelle méthode objective, c'est-à-dire essentiellement quantitative? Je dramatise un peu la situation, mais pas tant que ça. D'ailleurs, le titre de la publication que dirige Jean-Marie van der Maren à l'aube de la création de l'Association pour la recherche qualitative en dit long sur les ambitions de l'époque : *Les alternatives aux plans expérimentaux dans la mise à l'épreuve d'hypothèses en éducation* (1985). En méthodologie qualitative, on ne parle plus du tout aujourd'hui de « mise à l'épreuve d'hypothèses ».

Les choses ont changé...

La logique qualitative n'étant pas encore bien assurée à l'époque, on s'exprimait comme on le pouvait. De toute manière, il était préférable d'évoluer progressivement si l'on ne voulait pas trop faire de vagues. Je me souviens de la première présentation publique des méthodes qualitatives dans ma faculté, au début des années 90. Je crois que le conférencier invité était Yves Poisson de l'Université Laval. Le pauvre homme avait eu droit à une attaque en règle, évidemment pas contre sa personne, mais à l'encontre de la suggestion comme quoi il était possible de faire de la recherche absolument sans grilles et sans statistiques. Il a fallu un changement progressif de culture afin d'arriver à bien intégrer des enseignements sur les méthodes qualitatives dans nos universités, lesquelles sont des environnements complexes parcourus par de multiples enjeux qu'entretiennent des groupes de pression, que ceux-ci soient formels ou informels. En 1991, Antoine Baby déplorait « la très modeste place que nous sommes arrivés à faire dans nos programmes de 2^e et de 3^e cycles à la formation à la recherche qualitative » (p. 6).

Alors qu’aujourd’hui, il semble que tous les programmes de formation à la recherche incluent les méthodes qualitatives?

Tout à fait. Et la situation était encore plus désolante en ce qui concerne l’analyse qualitative. En fait, lorsque j’ai commencé à l’enseigner en 1989, ce champ méthodologique était si peu connu que l’on croyait que j’enseignais la méthode de l’analyse de contenu.

Ce n’est pas la même chose?

Non, ce sont deux champs différents. L’analyse de contenu s’est développée dans le champ des communications de masse – journaux, radio, télévision – alors que l’analyse qualitative a ses racines dans les enquêtes de terrain ethnographiques et sociologiques. Et puis, à l’origine, l’analyse de contenu était pour l’essentiel quantitative. Les quelques tentatives visant à en formuler une version qualitative – je pense à Kracauer en 1952-1953 et à George en 1959 – sont demeurées sans suite. Depuis quelques années, des chercheurs allemands tentent de fonder une *Qualitative Inhaltsanalyse* (*qualitative content analysis* : voir notamment Kohlbacher, 2006, et Mayring, 2000). C’est très intéressant, mais pour l’instant, cela ne concerne pas le monde francophone, et pas tellement, d’ailleurs, le monde anglo-saxon, du moins pas en ce qui concerne le courant de la *qualitative research*. Si vous jetez un coup d’œil aux grands manuels actuels de méthodologie qualitative en anglais, vous allez trouver très peu de référence à la *content analysis*. Quoi qu’il en soit, en ce qui me concerne, ce n’est pas cette méthode qu’il s’agissait d’enseigner, car je m’adressais à des étudiants qui souhaitaient mener des recherches de terrain, conduire des entretiens ouverts, et qui savaient, pour certains d’entre eux en tout cas, qu’il existait un courant américain de recherche qualitative. C’est cette tradition de recherche qui les intéressait et c’était mon cas également, par ma formation en anthropologie et les types d’enquêtes que je menais. Cela dit, consacrer quarante-cinq heures de cours à l’analyse qualitative représentait un réel défi.

Pourquoi donc?

L’analyse a toujours été la partie d’une enquête qualitative la moins examinée et la moins traitée dans les rapports, les articles et les ouvrages. C’est un fait historique que de nombreux chercheurs ont souligné depuis très longtemps. Dans un ouvrage consacré en 1939 aux méthodes de recherche, Pauline V. Young en fait mention. Elle fait référence à un autre ouvrage comprenant une bibliographie dans laquelle sont identifiées notamment des aides en vue de l’analyse des données. Sous la rubrique « Questions et suggestions pour des travaux ultérieurs », Young invite le lecteur à répondre aux questions suivantes : « Pourquoi ces “aides” réfèrent-elles principalement à l’analyse statistique? Quelle “aide” concevriez-vous pour l’analyse de données qualitatives? »¹ [traduction libre] (p. 529). Ces questions n’ont pas obtenu de réponses satisfaisantes avant bien des années. Clyde Kluckhohn, un anthropologue, mentionnait

en 1947 à propos de l'analyse de données des matériaux qualitatifs que « [c]'est pour l'essentiel un territoire vierge »² [traduction libre] (p. 133). Dix ans plus tard, Robert K. Merton, l'un des sociologues les plus en vue dans les années 1940 et 1950, faisait le même constat et appelait de ses vœux « de plus en plus de comptes-rendus détaillés des analyses qualitatives en sociologie faisant état non seulement du produit final, mais aussi des étapes séquentielles ayant permis d'arriver à ce produit »³ [traduction libre] (1957, p. 390). Ce n'est pas le produit final qui posait réellement problème à cette époque. Il était en effet assez facile de trouver d'excellentes monographies ethnographiques, études de cas et enquêtes de terrain et on pouvait trouver aussi de bons ouvrages donnant des indications sur la manière de mener des observations ou des entretiens. À partir du milieu des années 1950, on trouvait également de plus en plus de comptes-rendus de l'expérience personnelle du terrain par le chercheur, sur le modèle du premier compte-rendu du genre, celui de William Foote Whyte (1955). Mais les opérations menées en vue de l'analyse des données demeuraient invariablement dans l'ombre. Il s'agit d'une situation qui prévalait encore largement au moment du lancement, en 1989, du premier numéro de la revue *Recherches qualitatives* (alors appelée *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*). Anselm Strauss, de mon point de vue le plus grand contributeur au champ naissant de l'analyse qualitative, en faisait avec regret le constat : « les chercheurs qualitatifs sont volubiles quant à la collecte de leurs données », écrivait-il en 1988, toutefois ils sont « extrêmement laconiques lorsqu'il est question de donner une attention comparable à leurs analyses des données »⁴ [traduction libre] (p. 300). Je me souviens d'une visite au laboratoire de Moscovici à Paris à l'invitation de Denise Jodelet, qui venait de publier une excellente introduction sur les méthodologies qualitatives dans un ouvrage dirigé par Moscovici et Buschini (Jodelet, 2003). Lors de mon séjour, j'avais senti une grande ouverture de la part des chercheurs du laboratoire sur le plan des méthodes qualitatives de collectes de données, mais ils n'étaient pas du tout à l'aise avec l'analyse qualitative en dehors de son inscription dans un schéma passablement codifié et faisant une place importante à des opérations de comptage fréquentiel.

Dans ce contexte, je comprends qu'enseigner l'analyse qualitative ne devait pas être aisé.

En effet. À un moment, Lorraine Savoie-Zjac, professeure à l'Université du Québec en Outaouais, et moi en avons fait le constat amer à propos de nos séances de cours respectives consacrées aux méthodes d'analyse qualitative. Nos tentatives de dénicher des textes opérationnels sur l'analyse qualitative avaient connu les mêmes ratés. J'ai pu le vérifier par la suite auprès d'autres collègues : affamés de consignes pratiques pour nos étudiants, nous n'avions pratiquement rien à nous mettre sous la dent.

Il n’y avait pas de textes sur l’analyse qualitative?

Disons qu’il n’y en avait vraiment pas beaucoup. Mais la question, c’est plutôt : est-ce qu’ils abordaient l’analyse qualitative d’une manière théorique ou pratique? Prenons l’ouvrage de Glaser et Strauss (1967) sur la *grounded theory*. Quelle magnifique et historique contribution! Je considère qu’il s’agit de l’ouvrage fondateur de l’analyse qualitative. Il amène entre autres la notion de catégorie empiriquement fondée. Mais les auteurs ne donnent, dans tout l’ouvrage, qu’un tout petit exemple de ce type de catégorie. Prenons un autre exemple, l’ouvrage *Qualitative research : Analysis types & software tools* de Renata Tesch (1990). Là encore, quel bel ouvrage d’une auteure qui est malheureusement décédée quelques années plus tard (en 1994)! Il s’agit d’un exercice de typologie extrêmement instruit, mais comme le regretteront Bryman et Burgess (1994b) – ce avec quoi je suis d’accord – l’ouvrage « ne traite pas du processus d’analyse » (p. 6).

Et puis, ce sont des ouvrages en anglais...

Tout à fait, c’est un autre problème que nous vivons, à savoir la quasi-absence encore plus navrante de textes en français. Ce ne sont pas tous les étudiants qui sont en mesure de bien lire l’anglais, pour peu que nous ayons quelque chose à leur proposer. En fait, en 1989, année du premier numéro de la revue, l’expression *analyse qualitative* n’était pas encore tout à fait au monde, si l’on veut, dans l’espace francophone. Aucun article ni ouvrage n’en portait le titre. En Europe francophone, le champ était loin de retenir l’intérêt de la communauté des chercheurs, on était plutôt occupé en général au développement de logiciels automatiques d’analyse du discours. Dans l’excellente bibliographie de François Guillemette et Marie-Josée Berthiaume sur l’analyse qualitative, pourtant constituée à une époque tardive, en 2008, la majorité des références sont en anglais. En ce qui concerne le français, l’expression *analyse qualitative* n’apparaît dans le titre des articles ou ouvrages qu’à cinq reprises.

Est-ce qu’on peut dire qu’il s’agit d’un courant américain et qu’en conséquence les francophones sont un peu à la remorque de ce qui se fait en Amérique?

Oui, tout à fait. Mais tout de même, au moment où j’ai commencé à enseigner l’analyse qualitative, les ouvrages étaient quasi inexistant même dans le monde anglo-saxon. Un seul ouvrage portait alors le titre de *Qualitative analysis*, celui de A. Strauss (*Qualitative analysis for social scientists*), et depuis peu (1987). Un deuxième ouvrage portait aussi sur cette pratique, mais sous un angle différent que reflète le titre, puisqu’il ne s’agit pas d’analyse qualitative, mais d’analyse de données qualitatives : *Qualitative data analysis* de Miles et Huberman, paru en 1984.

Je ne vois pas bien la différence...

Lorsque l'on parle d'analyse de données qualitatives, on dit quelque chose sur les données (qu'elles sont qualitatives), mais l'on ne dit rien sur le type d'analyse de ces données, qui peut certes être qualitative, mais qui peut également être quantitative. L'expression *analyse qualitative* ne présente pas cette ambiguïté. Il y a donc une différence entre Strauss et Miles et Huberman. Strauss analysait de manière qualitative ses données d'enquête, par ailleurs bien avant son association avec Barney Glaser, par exemple dans le cadre de la recherche dans des institutions psychiatriques menée à partir de 1958 avec Schatzman, Bucher, Ehrlich et Sabshin (1964). Il pratiquait une forme d'analyse qui était à la fois inspirée de la méthode anthropologique et ancrée dans la tradition qualitative de l'École de Chicago. L'approche de Miles et Huberman était différente, même s'ils se sont largement inspirés de Glaser et Strauss. Ils concevaient la conduite de l'analyse selon un schéma plus classique qui comprend notamment la confection d'un cadre conceptuel permettant de délimiter *a priori* les variables à l'étude. Or, à l'inverse, dans l'ouvrage de Glaser et Strauss sur la théorie ancrée, on ne trouve la notion de « variable » que dans le contexte de l'élaboration théorique des données quantitatives et de l'application de la théorie ancrée. Pour le reste, la notion de variable n'est pas utile et n'est en fait pas du tout pertinente.

En quoi la notion de variable est-elle si particulière?

Ce n'est pas la notion en tant que telle qui est décisive, c'est l'univers épistémologique auquel elle appartient et qu'elle entraîne souvent avec elle. Si vous pensez en termes de variables, vous souscrivez vraisemblablement à une vision comme quoi des éléments isolés (les variables) peuvent être mesurés (ou en tout cas contrôlés) de manière à déterminer la prépondérance, voire la causalité d'un élément par rapport à un autre (ou de plusieurs éléments par rapport à plusieurs autres), et ce, de la manière la plus objective possible. C'est assez compliqué à réaliser avec une méthode qualitative. C'est probablement ce qui explique que pour Miles et Huberman, ainsi que pour les chercheurs qui ont adopté la même approche, l'analyse des données qualitatives s'est d'abord présentée comme un « problème » (Miles, 1979) dont la résolution devait passer entre autres par l'adoption stricte de « critères de qualité » (Paquay, Crahay, & De Ketele, 2006). Ces critères sont pour l'essentiel inspirés de la recherche hypothético-déductive quantitative. À l'inverse, Glaser et Strauss ont dès le départ émis de sérieux « doutes quant à l'applicabilité des canons de la recherche quantitative comme critères permettant de juger de la crédibilité des recherches et des analyses qualitatives »⁵ [traduction libre] (1966, p. 56).

La question de la scientificité semble un enjeu important...

Oui, ce fut et c'en est toujours un. Personnellement, je préfère toutefois l'aborder sous un angle épistémologique plus large.

C'est-à-dire?

Tout chercheur désire accéder à une forme ou à une autre de vérité par rapport à son objet d'étude. Mais le statut de cette vérité peut être différent d'une approche à l'autre. Il peut s'agir, par exemple, de ce que l'on pourrait appeler une « vérité phénoménologique » collée à ce qui se vit, tel que cela se vit, comme cela se vit, ou alors, au contraire, d'une vérité établie objectivement, toutes choses étant égales par ailleurs. La manière d'accéder à cette vérité n'est pas non plus forcément la même selon les approches retenues : on peut favoriser des voies de passage directes, proximales, inductives ou à l'inverse rechercher la mise à distance à divers niveaux, avec d'ailleurs des variantes possibles entre ces deux pôles. Une fois cela établi, les conditions de rigueur à respecter en découlent directement. Ce n'est plus une question technique résoluble par l'adoption obligée de critères précis, c'est un engagement total cohérent qui peut dans certains cas se passer de l'adjonction de critères de scientificité, car ceux-ci vont de soi lorsque le travail est fait avec rigueur.

Qu'en est-il des logiciels d'analyse à cet égard?

C'est une excellente question qui est également toujours d'actualité. Les articles traitant des logiciels d'analyse qualitative arrivent très tôt dans la *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, plus tard appelée *Recherches qualitatives* : Van der Maren (1997), Trudel et Gilbert (1999), Bourdon (2000), Savoie-Zajc (2000). À ce moment, aucun numéro de la revue n'avait encore été consacré à l'analyse qualitative, le premier étant paru en 2009. Un seul article, dont je suis l'auteur (Paillé, 1996), traitait dans son ensemble de l'analyse qualitative. Ceci alors que les logiciels censés constituer uniquement un support à cette analyse qualitative faisaient l'objet de nombreuses publications dans diverses revues. C'est un peu le monde à l'envers. Je pense qu'on peut dire que les logiciels d'analyse qualitative ont été inventés avant que les chercheurs en général sachent bien faire de l'analyse qualitative. Personne n'avait, par exemple, différencié les types d'annotations possibles lorsqu'on analyse un matériau de recherche et il y avait pourtant dans les logiciels une fonction pour justement faire ce type d'opération. Il y avait donc un risque élevé que les apprentis, par exemple, fassent cela d'une manière qui ne les aidait pas vraiment.

C'est compliqué d'annoter?

Une fois que l'on comprend bien les différents niveaux et leurs enjeux, non, ce n'est pas compliqué. Si vous savez qu'en annotant avec des rubriques, vous n'allez jamais finir par analyser en profondeur votre matériau de recherche, alors vous le faites en toute connaissance de cause, par exemple afin de simplement indexer l'ensemble du corpus dans des grands ensembles. En général, on sait bien ces choses-là maintenant, les logiciels prenant ainsi leur pleine valeur.

Certaines personnes critiquent l'utilisation de logiciels dans l'analyse qualitative, non?

Oui, dans la mesure où leur utilisation ou le rôle que l'on souhaite leur faire jouer peuvent porter à critique. Je pense qu'à l'origine, certaines personnes ont pu voir dans les logiciels des bouées de sauvetage d'une certaine forme d'analyse qualitative objectivée. Pour d'autres, le logiciel semblait tenir lieu de méthode d'analyse. Les attentes et les rôles que l'on faisait jouer aux logiciels étaient donc très divers et n'étaient pas stabilisés. Mais je pense que ces questions sont aujourd'hui de mieux en mieux résolues. Dans le monde francophone, Christophe Lejeune (notamment 2017) a fait un travail remarquable pour bien situer leur usage.

Est-ce qu'on peut dire qu'une telle évolution caractérise aussi l'ensemble des méthodes qualitatives?

Les choses ont en effet beaucoup changé depuis les trente dernières années. La revue *Recherches qualitatives* en a été à la fois le reflet et l'un des moteurs principaux. On voit d'abord que l'émergence de l'analyse qualitative en tant que champ méthodologique propre a été tardive. Étant personnellement à l'affût de textes de fond en français, tant théoriques que pratiques sur l'analyse qualitative, je peux dire que l'on a été en contexte de rareté jusqu'au milieu des années 2000. Cependant, cette situation a évolué ensuite et a culminé en la publication en 2009 d'un premier numéro de la revue consacré nommément à l'analyse qualitative. Par la suite, plusieurs articles sont venus enrichir les conceptions et pratiques de l'analyse qualitative. Pour couronner le tout, un deuxième numéro consacré entièrement à l'analyse qualitative (*La fabrique interactive de l'analyse qualitative*) vient tout juste de paraître. Je pense qu'on peut dire désormais que l'analyse qualitative est un champ méthodologique pleinement développé. Il est intéressant de voir que cette évolution historique s'échelonne sur quelques décennies seulement. Aux États-Unis, le premier article traitant nommément de l'analyse qualitative est celui de Barney Glaser publié en 1965, faisant suite, il faut le dire, aux travaux de Howard Becker et Blanche Geer (1960) qui ne sont toutefois pas aussi explicites que le seront Glaser et Strauss. Puis, peu à peu, les manuels de méthodes de recherche qualitative sont apparus à partir de 1975, suite à la parution du premier à faire référence nommément à la recherche qualitative, à savoir l'ouvrage de Bogdan et Taylor (qui fera dire à Yvonna Lincoln : « Je situe l'émergence de la recherche qualitative en tant que contrerévolution majeure au moment de la parution du classique de Bogdan et Taylor (1975) *Introduction to qualitative research methods* »⁶ [traduction libre] (2010, p. 3)). L'année 1987 en est une autre importante puisqu'elle correspond à la publication de l'ouvrage *Qualitative analysis for social scientists* de Anselm Strauss, comme je l'ai déjà mentionné. Par la suite, les manuels d'analyse qualitative se sont multipliés : Dey (1993), Silverman (1993), Bryman et Burgess (1994a), Coffey et Atkinson (1996), Boyatzis (1998), puis de nombreux autres

dans les années 2000 et 2010. C'est au point où en 2011, des chercheurs aguerris ont pu comparer leurs méthodes d'analyse qualitative respectives mises à l'épreuve sur un même matériau de recherche, à savoir Wertz et al. (2011) dans l'ouvrage *Five ways of doing qualitative analysis*. Cet ouvrage a marqué, de mon point de vue, l'apogée du travail de construction du champ de l'analyse qualitative.

Qu'en est-il du côté francophone?

Nous arrivons maintenant pratiquement au même point, mais à une échelle évidemment réduite, marquée par des publications récentes importantes abordant directement l'analyse qualitative dans des chapitres dédiés ou dans un ouvrage au complet : notamment Christophe Lejeune et son *Manuel d'analyse qualitative* (2014), Marie Santiago-Delefosse et Maria del Rio Carral avec leur ouvrage collectif *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (2017), Joëlle Kivits, Frédéric Balard, Cécile Fournier et Myriam Winance et l'ouvrage collectif *Les recherches qualitatives en santé* (2016), de même que mon ouvrage en collaboration avec Alex Mucchielli *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* qui en est à sa quatrième édition (2016), et ce, sans compter les nombreux articles publiés dans la revue *Recherches qualitatives*, comme je l'ai mentionné.

On peut donc dire que le champ est aujourd'hui bien établi?

Tout à fait. Le *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, sous la direction d'Alex Mucchielli, a fourni un levier très puissant pour la reconnaissance de ces méthodes dès 1996 (avec des rééditions en 2004 et 2009, ainsi que des traductions en espagnol, italien et roumain). Le labo d'Alex à Montpellier était très novateur. La consigne explicite était que les recherches devaient s'y mener avec des méthodes qualitatives. Ayant fait sa thèse sous la direction de Gilles Gaston Granger, un éminent épistémologue, et étant le fils de Roger Mucchielli, dont certains des ouvrages sur des méthodes de recherche et d'analyse sont encore utilisés, Alex était très à l'aise sur le plan épistémologique et méthodologique et c'est donc en toute connaissance de cause et sur la base de solides arguments qu'il a défendu le tout qualitatif de son labo. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus, car j'avais également l'intime conviction que les méthodes qualitatives se suffisaient totalement en elles-mêmes sans qu'il soit nécessaire, voire indiqué, de leur adjoindre des procédés plus objectivants ou quantitatifs.

Est-ce que ça n'est pas une position un peu puriste?

Ça peut donner cette impression, en effet. Mais je pense que cela part d'une incompréhension. Je vois des collègues qui font appel pour leurs analyses à des méthodes statistiques très sophistiquées et pourtant personne ne songe à les taxer de puristes. Ils ne font pour autant aucun compromis pour satisfaire tel ou tel critère émis depuis une posture épistémologique étrangère. Or les méthodes qualitatives ont été

assaillies de toutes parts par de telles demandes épistémologiques faites à partir d'un paradigme de recherche étranger à leur nature propre. Si vous voulez mener un entretien significatif, un entretien qui va vous amener au cœur de l'expérience de l'autre par l'entremise d'un dialogue informé par votre objet de recherche, mais aussi fait d'écoute véritable et de relances sensibles, alors vous ne pouvez pas en même temps vous soumettre à des règles qui sont celles de l'administration d'un questionnaire, à savoir, par exemple, le caractère invariable, neutre et impersonnel des questions posées aux répondants. C'est la même chose en ce qui concerne l'analyse des données. Si vous me laissez mener une analyse qualitative exactement comme je l'entends, je ne vais pas du tout me pencher sur le pourcentage de telle ou telle réponse, car cela ne m'intéresse pas. Je ne suis pas à la recherche de ce type de regard sur le monde, je recherche le sens des expériences et des conduites, et je m'y intéresse en tant que je peux les observer et les interpréter avec tout le respect, la sensibilité, l'intelligence théorique et la rigueur dont je suis capable, ce qui implique notamment de m'assurer de bien ancrer phénoménologiquement et empiriquement mes analyses et de faire une large part à une logique inductive. Ne me demandez pas ensuite si cela est reproductible. Ça ne l'est pas et ce n'est d'ailleurs pas du tout le but. Je ne mène pas des enquêtes pour qu'elles soient établies comme vérité après que deux ou trois autres enquêtes auront reproduit la mienne et seront arrivées aux mêmes résultats. Je mène des enquêtes afin que ce monde humain et social fasse l'objet du regard pénétrant que mes collègues et moi-même posons sur lui afin que par l'entremise de nos perpétuelles discussions il se révèle plus compréhensible et, partant, peut-être mieux à même d'être transformé au service des personnes et des collectivités. Et je considère que cela peut être fait avec mes yeux, mon intelligence et mon cœur, ainsi que celui de mes collègues, sans que nous devions nous demander si notre démarche est comparable à celle de nos collègues chimistes ou neurophysiologistes.

Cela semble tout à fait légitime, en effet

Pourtant, si l'on revient à ce qu'on disait tout à l'heure, cela peut paraître radical. Mais cela ne le serait que par rapport à une posture concurrente ou opposée. Sinon, c'est tout naturel. Lorsque je procède à une analyse par théorisation ancrée, je ne me sens pas du tout excessif, entêté, idéaliste, puriste, radical ou quoi que ce soit de péjoratif. Je me sens investi, rigoureux, valide, toutes des qualités qui sont celles d'un chercheur sérieux, et en plus j'y prends énormément de plaisir, ce qui n'est pas négligeable. Ce n'est que sur le fond d'un discours autre que je pourrais être critiqué. Une doctorante française qui a réalisé récemment une thèse par théorisation ancrée saluée unanimement par son jury me confiait que des membres de son équipe de direction étaient demeurés jusqu'à la fin de sa recherche mal à l'aise avec son analyse réalisée sans grilles et sans calculs. On peut penser qu'ils ont considéré que sa démarche était puriste, mais ça n'était pas du tout le cas et le jury l'a finalement reconnu.

Il faut donc encore défendre les méthodes qualitatives?

Je le dirais d'une manière plus positive : il faut continuer de pratiquer, d'incarner et de publiciser des méthodes qualitatives intrinsèquement cohérentes sur le plan épistémologique, ce qui est, du coup, une manière de profiter de leur grande validité. C'est ce que j'ai voulu faire dès le départ : m'assurer que puisse vivre une méthodologie qualitative fidèle à elle-même et non tentant de ménager le chou et la chèvre.

Et les méthodes mixtes dans tout cela, ne sont-elles pas une avenue intéressante?

D'abord, vous remarquerez que les méthodes mixtes ont été inventées dans le contexte de la réapparition des méthodes qualitatives. Quand les méthodes quantitatives dominaient le paysage de la recherche en sciences humaines et sociales, personne ne se souciait d'équilibrer la situation en procédant à des mixages. Dans les premiers temps, les méthodes mixtes visaient bien souvent à concilier le qualitatif et le quantitatif. C'était selon moi une erreur et je l'ai souvent répété. Cette période est heureusement derrière nous. Désormais, la mixité de méthodes signifie : une méthode qualitative pleine et entière, puis une méthode quantitative pleine et entière, ou l'inverse selon la séquence désirée, qui peut d'ailleurs être multiple. On n'est pas dans la conciliation, on est dans la complémentarité. Il ne s'agit pas d'édulcorer une méthode en fonction d'une autre, mais bien de mettre à profit les forces distinctives propres à chacune. En fait, je vous dis cela, et c'est peut-être en train de changer. Il semble malheureusement que ce soit l'ADN des approches positivistes en sciences humaines et sociales que de dominer les autres approches, voire de carrément viser à les exclure du champ scientifique comme on le voit actuellement avec le courant de la recherche basée sur les données probantes (*evidence-based research*). À l'intérieur de ce courant, les méthodes qualitatives sont dans certains cas en train de reprendre le statut d'approches exploratoires, présocratiques, comme ce fut le cas pendant les décennies 1930 à 1970.

Alors est-ce qu'on ne va pas voir un retour des méthodes mixtes avec des hiérarchies en faveur du quantitatif?

Ce sera lors du trente-cinquième anniversaire de la fondation de la revue *Recherches qualitatives* qu'on pourra peut-être y voir plus clair! Pour l'instant, je préfère me réjouir du chemin parcouru depuis trente ans par l'analyse qualitative.

Et que voit-on à l'horizon, qu'est-ce qu'on peut anticiper comme nouveaux développements du champ de l'analyse qualitative dans les prochaines années?

D'abord, je pense que la conscience qu'il s'agit d'un champ théorique et pratique propre va encore se raffermir, en particulier dans le monde francophone où cela n'est pas encore tout à fait établi. Nous sommes à cet égard quelques années derrière le

monde anglo-saxon. À l'intérieur de celui-ci, du travail reste aussi à faire. Je n'ai entre autres pas encore vu de texte conséquent sur l'historique de l'analyse qualitative alors qu'il y en a un certain nombre sur la recherche qualitative en général. On se trouve dans la situation que j'ai décrite auparavant : l'analyse qualitative arrive toujours tardivement dans l'ordre des préoccupations. Mais cela viendra. L'analyse des données d'une recherche est une étape que l'on ne saurait plus traiter superficiellement. Ceci a en quelque sorte été rendu inévitable par les travaux fondateurs de Glaser et Strauss. Concernant d'ailleurs l'approche de la *grounded theory*, on aurait pu penser qu'il s'agissait d'un engouement qui allait s'estomper, mais cela n'a pas du tout été le cas. Je me souviens d'une rencontre que Colette Baribeau et moi-même avons eue à la fin des années 1990 à New York avec Norman Denzin et Yvonna Lincoln, les coéditeurs du *Handbook of qualitative research* (1994). Norman Denzin dirigeait à l'époque une revue scientifique sur la recherche qualitative et était vraiment las de recevoir des articles procédant, sur le plan méthodologique, à partir de la *grounded theory*. Il se consolait en pensant que c'était un phénomène passager. Bien au contraire, le phénomène est allé en s'amplifiant et, encore aujourd'hui, on ne trouve pratiquement pas un numéro de revue américaine de méthodes qualitatives dont l'un des articles ne fasse référence à cette approche. Cela va selon moi se poursuivre malgré les tangentes que pourra prendre l'analyse qualitative.

À savoir?

Je pense notamment à l'analyse du monde virtuel. Le « marché » des sites traditionnels de recherche est de plus en plus saturé. Par ailleurs, on assiste à un déplacement marqué de la constitution des phénomènes sociaux des espaces physiques interhumains vers les espaces médiatiques. C'est donc dans cette direction que de plus en plus de regards se tournent. Par ailleurs, outre que les terrains facilement accessibles se raréfient, leur accès s'est vu entouré, avec les années, de plus en plus de règles émises par les comités de déontologie. Cette situation pourrait faire, selon moi, que l'on voie de plus en plus d'analyse secondaire de données qualitatives, de manière également à adopter une pratique plus écologique et plus économique.

L'analyse qualitative s'adapte donc en quelque sorte à son époque?

Tout à fait, et l'on peut penser, d'ailleurs, que le phénomène « *me too* » pourrait l'impacter. Je pense également que l'on verra une plus grande prise en compte du corps, des émotions, des affects. Analyser qualitativement des données est un acte foncièrement humain. La mesure de l'approfondissement et de l'acceptation de ce qui est proprement et validement humain devrait fournir l'un des contextes du développement des pratiques de l'analyse qualitative et de leur appartenance à un univers épistémologique authentique et légitime. À suivre!

Notes

¹ « *Why do these «aids» refer chiefly to analysis of statistical data? What «aids» would you devise for the analysis of qualitative data?* » (Young, 1939, p. 529).

² « *this is an essentially virgin field* » (Kluckhohn, 1947, p. 133).

³ « *the need for increasingly detailed accounts of qualitative analyses in sociology which report non only the final product but also the sequential steps taken to obtain this product* » (Merton, 1957, p. 390).

⁴ « *Qualitative researchers are long on data collection [...] They are exceedingly short, however, on giving comparable attention to their analyses of data* » (Strauss, 1988, p. 300).

⁵ « *doubts as to the applicability of the canons of quantitative research as criteria for judging the credibility of qualitative research and analysis* » (Glaser & Strauss, 1966, p. 56).

⁶ « *I date the emergence of qualitative research as a major counterrevolution to Bogdan and Taylor's (1975) classic, Introduction to qualitative research methods* » (Lincoln, 2010, p. 3).

Références

- Baby, A. (1991). À travers le chaos épistémologique ou comment la théorie des deux sacs permet de faire un bilan sommaire de la recherche qualitative. *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, 6, 9-20.
- Becker, H. S., & Geer, B. (1960). Participant observation : The analysis of qualitative field data. Dans R. N. Adams, & J. J. Preiss (Éds), *Human organization research. Field relations and techniques* (pp. 267-289). Homewood, IL : The Dorsey Press.
- Bogdan, R., & Taylor, S. J. (1975). *Introduction to qualitative research methods. A phenomenological approach to the social sciences*. New York, NY : John Wiley & Sons.
- Bourdon, S. (2000). L'analyse qualitative informatisée : logique des puces et quête de sens. *Recherches qualitatives*, 21, 21-44.
- Boyatzis, R. E. (1998). *Transforming qualitative data. Thematic analysis and code development*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Bryman, A., & Burgess, R. G. (1994a). *Analyzing qualitative data*. London : Routledge.
- Bryman, A., & Burgess, R. G. (1994b). Developments in qualitative data analysis : An introduction. Dans A. Bryman, & R. G. Burgess (Éds), *Analyzing qualitative data* (pp. 1-17). London : Routledge.
- Coffey, A., & Atkinson, P. (1996). *Making sense of qualitative data*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (Éds). (1994). *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, CA : Sage.

- Dey, I. (1993). *Qualitative data analysis, a user-friendly guide for social scientists*. London : Routledge.
- Glaser, B. G. (1965). The constant comparative method of qualitative analysis. *Social Problems*, 12(4), 436-445.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1966). The purpose and credibility of qualitative research. *Nursing Research*, 15(1), 56-61.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research*. New York, NY : Aldine de Gruyter.
- George, A. L. (1959). Quantitative and qualitative approaches to content analysis. Dans I. D. S. Pool (Éd.), *Trends in content analysis* (pp. 7-32). Urbana, IL : University of Illinois Press.
- Guillemette, F., & Berthiaume, M.-J. (2008). Bibliographie sur l'analyse qualitative. *Recherches qualitatives*, 10, 1-16.
- Jodelet, D. (2003). Aperçu sur les méthodologies qualitatives. Dans S. Moscovici, & F. Buschini (Éds), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-162). Paris : Presses universitaires de France.
- Kivits, J., Balard, F., Fournier, C., & Winance, M. (Éds). (2016). *Les recherches qualitatives en santé*. Paris : Armand Colin.
- Kluckhohn, C. (1947). The personal document in anthropological science. Dans L. Gootschalk, C. Kluckhohn, & R. Angell (Éds), *The use of personal documents in history, anthropology, and sociology* (pp. 77-173). New York, NY : Social Science Research Council.
- Kohlbacher, F. (2006). The use of qualitative content analysis in case study research. *Forum : Qualitative Social Research*, 7(1). Repéré à <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/75/153>
- Kracauer, S. (1952-1953). The challenge of qualitative content analysis. *Public Opinion Quarterly*, 16, 4, 631-642.
- Lejeune, C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative. Analyser sans compter ni classer*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.
- Lejeune, C. (2017). Analyser les contenus, les discours ou les vécus? À chaque méthode ses logiciels! Dans M. Santiago-Delefosse, & M. del Rio Carral (Éds), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (pp. 203-224). Paris : Dunod.
- Lincoln, Y. S. (2010). "What a long, strange trip it's been...": Twenty-five years of qualitative and new paradigm research. *Qualitative Inquiry*, 16(3), 3-9.

- Mayring, P. (2000). Qualitative content analysis. *Forum : Qualitative Social Research*, 1(2). Repéré à <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1089/2385>
- Merton, R. K. (1957). *Social theory and social structure* (2^e éd.). New York, NY : The Free Press.
- Miles, M. B. (1979). Qualitative data as an attractive nuisance : The problem of analysis. *Administrative Science Quarterly*, 24(4), 590-601.
- Miles, M. B., & Huberman, A. M. (1984). *Qualitative data analysis*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Mucchielli, A. (Éd.). (1996). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Paillé, P. (1986). Panorama des mouvements de paix au Québec. *Relations*, (523), 201-204.
- Paillé, P. (1996). De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier. *Recherches qualitatives*, 15, 179-194.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4^e éd.). Paris : Armand Colin.
- Paquay, L., Crahay, M., & De Ketele, J.-M. (Éds). (2006). *L'analyse qualitative en éducation. Des pratiques de recherche aux critères de qualité*. Bruxelles : De Boeck.
- Santiago-Delefosse, M., & del Rio Carral, M. (Éds). (2017). *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé*. Paris : Dunod.
- Savoie-Zajc, L. (2000). L'analyse de données qualitatives : pratiques traditionnelles et assistées par le logiciel NUD•IST. *Recherches qualitatives*, 21, 99-123.
- Silverman, D. (1993). *Interpreting qualitative data, methods for analysing talk, text and interaction*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Strauss, A. L. (1988). A new climate for qualitative research. Dans S. Reinharz, & G. D. Rowles (Éds), *Qualitative gerontology* (pp. 299-303). New York, NY : Springer Publishing Company.
- Strauss, A. L., Schatzman, L., Bucher, R., Ehrlich, D., & Sabshin, M. (1964). *Psychiatric ideologies and institutions*. New York, NY : The Free Press of Glencoe.

- Tesch, R. (1990). *Qualitative research: Analysis types and software tools*. New York, NY : Falmer Press.
- Trudel, P., & Gilbert, W. (1999). Compléter la formation des chercheurs avec le logiciel NUD.IST. *Recherches qualitatives*, 20, 87-111.
- Van der Maren, J.-M. (Éd.) (1985). Les alternatives aux plans expérimentaux dans la mise à l'épreuve d'hypothèses en éducation. *Repères, Essais en éducation*, 5. Faculté des sciences de l'éducation, Université de Montréal.
- Van der Maren, J.-M. (1997). Comparaison de l'efficacité de logiciels Mac/Os spécialisés et commerciaux dans l'analyse des données qualitatives. *Recherches qualitatives*, 16, 59-91.
- Wertz, F. J., Charmaz, K., McMullen, L. M., Josselson, R., Anderson, R., & McSpadden, E. (2011). *Five ways of doing qualitative analysis*. New York, NY : Guilford Press.
- Whyte, W. F. (1955). *Street corner society* (2^e éd.). Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Young, P. V. (1939). *Scientific social surveys and research*. New York, NY : Prentice-Hall.

Pierre Paillé est professeur titulaire à la faculté d'éducation de l'université de Sherbrooke (Canada) et professeur associé au Département des sciences sociales de l'Université Fernando Pessoa (Portugal); il est chercheur dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la psychopédagogie et de l'analyse qualitative.

Pour joindre l'auteur :
pierre.paille@usherbrooke.ca